



HAL
open science

L'énonciation comme travail de formulation

Sarah de Vogüé

► **To cite this version:**

Sarah de Vogüé. L'énonciation comme travail de formulation. *L'information grammaticale*, 2019, 162, pp.13-18. 10.2143/IG.162.0.3286709 . hal-03352659

HAL Id: hal-03352659

<https://hal.science/hal-03352659>

Submitted on 23 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉNONCIATION COMME TRAVAIL DE FORMULATION

Sarah DE VOGÜÉ

Université Paris Nanterre - Modyco

L'une des particularités de l'approche culiolienne réside dans le type d'objet langagier étudié : souvent des unités (*donc, mais, quelque, bien*, la particule *de* en chinois, *even though, qui, même*, etc.), parfois des constructions (le passif, l'aoristique, la négation, le haut degré), mais, d'une manière de plus en plus récurrente au fil du temps, des énoncés entiers, brefs mais complets, et totalement singuliers : *Je veux !* (Culioli, 2018[2002]) ; *Heureusement !* (Culioli, 2018[2001a]) ; *J'allais me laisser faire, peut-être !* (Culioli, 2018[2001b]) ; *Non mais des fois !* (Culioli, 1999[1998]), etc.

Parallèlement, le concept de texte s'est introduit dans le modèle, notamment dans la définition programmatique donnée à la linguistique, où le terme apparaît subrepticement au début, pour s'installer par la suite à part égale à côté des langues : « étude du langage à travers la diversité des langues et des textes ». On se propose ici de prendre la mesure de cette intrusion en caractérisant à la fois le concept de texte mobilisé par Culioli, le type d'énoncés sur lequel il travaillait, et la notion d'énoncé se trouvant ainsi développée.

Dans les dernières années cependant, c'est aussi à des portions d'énoncés qu'il s'est intéressé : *point trop n'en faut, quand bien même, si besoin est, n'était*, des expressions, plus ou moins autonomes, qu'il a parfois appelées « formules »¹, et dont les propriétés nous paraissent assez différentes de celles des expressions, constructions et collocations généralement étudiées. Et dans le même temps, il lançait un réexamen de ses premiers travaux, de l'appareil métalinguistique qu'il avait pu y déployer, et des faisceaux de marqueurs qu'il avait étudiés, proposant le terme de « formulaire » pour les rassembler. Dans une seconde partie, on cherchera à comprendre ce que sont ces formules, en quoi elles se différencient des constructions que les grammaires des constructions ont placées au centre des modalités de structuration langagière, ce que leur examen apporte à l'analyse des marqueurs une fois ceux-ci rapportés à des formulaires, et ce qu'il apporte à la conception de l'énonciation, dès lors qu'on l'entend en termes de formulation.

1. DES ÉNONCÉS QUI SONT DES TEXTES

1.1. Les énoncés comme objets

Cela a commencé avec des *On achève bien les chevaux* (Culioli, 1990[1978]), ou des *Il put traverser la rivière* (Culioli, 1999[1978]), dont il s'agissait d'expliquer les propriétés singulières : *On achève bien les chevaux* fait entendre « pourquoi pas les humains ? », ce dont il faut rendre compte ; dans *Il put traverser la rivière*, la rivière est traversée contrairement à ce que l'on attendrait du modal *pouvoir*. L'objet n'était

¹ A ma connaissance, le terme n'est pas utilisé dans les écrits publiés. Le fait est qu'à côté des écrits publiés, il y a eu les séminaires et les conférences. Les conférences constituaient l'essentiel de l'avancée du programme de Culioli dans les dernières années. Elles ont généralement été enregistrées. Elles seront sans doute un jour disponibles. L'une a été retranscrite (Culioli, 2018[2011]). Deux autres (*Du formulaire à l'informulable*, en 2003 et 2004) sont au centre de la réflexion ici proposée.

cependant pas l'énoncé en lui-même, mais les emplois de *bien*, ou les effets aoristiques d'un passé simple.

Et puis, de plus en plus, il y a eu les énoncés complets étudiés pour eux-mêmes, pour ce qui s'y joue et comment ils s'agencent, et non plus seulement pour voir à l'œuvre tel marqueur ou telle combinaison. Dans ceux-là, il n'y a pas seulement une configuration ou un marqueur particulier en jeu. Tout joue, chacun des mots, et aussi la façon dont ils se trouvent agencés. Des mots au demeurant essentiellement grammaticaux, hormis peut-être *heureusement* et sa base adjectivale : pas de chevaux, ou de rivière, que l'analyse mettait de fait en arrière-plan ; seulement des marqueurs, agencés entre eux.

Tous ces énoncés relèvent de ce que Culioli appelait le « tout venant » du langage ordinaire : ce que les locuteurs produisent, dont il n'a cessé de dire que c'était le seul objet pertinent, contre les objets formatés auxquels certains modèles pouvaient se trouver cantonnés.

Ils ont cependant une autre particularité : il s'agit d'énoncés singuliers, qui peuvent avoir été entendus une seule fois, par hasard, en passant. Peu de linguistes étudient des énoncés ainsi singuliers et pourtant si ordinaires². Y compris chez les culioliens, on étudie des unités, leurs déformations, leurs variations, leurs combinaisons³. Et surtout, on vise autant que possible l'exhaustivité du côté des données, parcourant les corpus, recensant, classant, et caractérisant..

Ces énoncés, pris un à un, sont donnés comme des postes d'observation suffisants pour comprendre de quoi procède l'activité langagière. Cela suppose une conception du langage aux antipodes de celles qui le rapportent à des systèmes complets, à des règles, des régularités, ou des normes globales. Le langage est fait de ces singularités que sont les énoncés tous singuliers. Et c'est là que l'on peut entendre ce qui s'y joue de manière invariante. La notion d'invariance, que Culioli a développée pour penser la singularité des langues prises une à une et marquer le fonctionnement général qui s'y met en œuvre, s'applique aussi ici. Tel énoncé, *Je veux !*, met en œuvre ce qui constitue le langage lui-même. Et Culioli y piste d'un article sur l'autre les fondements de l'assertion, les enjeux de l'intersubjectivité, et tout le travail de représentation, de référenciation, et de régulation qu'il place au cœur de l'activité langagière (Culioli, 2018[2011]: 63).

1.2. Faire texte

Parallèlement à cet intérêt pour des énoncés singuliers, la notion de texte se développe.

Le texte dont il est question ici n'est pas affaire de texte écrit, ni même d'entité structurée articulant entre eux des énoncés dans un ensemble construit. Il peut se réduire à un énoncé, voire à moins, dès lors qu'il y a agencement, ou cette texture qui suppose que les unités aient été tissées entre elles. L'intérêt pour le travail d'agencement, présent dès le départ du modèle, où les arbres des analyses en constituants étaient remplacés par

² On ne tient pas compte ici des études portant sur les proverbes, ou plus largement sur ce qui peut constituer une formule pour l'analyse du discours : on revient plus loin sur ce qui les différencie des types d'énoncés ici étudiés.

³ Voir cependant Camus sur *Je t'aime* (Camus, 2016), et *Je suis Charlie* (ici même) qui sont sans doute des formules au moins dans une de leurs variantes, mais sans doute au sens de l'analyse du discours (voir note précédente). Voir aussi *Tiens !* d'Evelyne Saunier (1998), même si elle s'y demande « ce qui tient à tenir dans *tiens !* ».

des structures en treille et des repérages intriqués (Culioli, 1999[1982]), a pris une nouvelle forme avec l'arrivée de ce concept : l'agencement s'est fait ajustement, et même entrelacement comme on va le voir.

Sans doute y a-t-il toutes sortes de textes, qui peuvent au demeurant être constitués de plusieurs énoncés, et qui peuvent être constitués d'énoncés ni brefs, ni singuliers, bien longs et déliés, avec des reprises, des dépliements, des parenthèses ou des prolongements indéfinis. Et ces textes-là aussi intéressent Culioli. Les énoncés comme *Non mais des fois !* n'en figurent pas moins des formes de prototypes du texte.

Les liens entre les mots y sont particulièrement serrés : à des degrés divers, tous ces énoncés relèvent du figement. Pour autant, il ne s'agit pas à proprement parler de fixité : on va voir que ce figement est à la mesure de la variabilité qui par ailleurs les caractérise.

Car s'ils sont singuliers, ces énoncés ne sont pas pour autant isolés dans le système langagier (Culioli, 2018[2002c]: 193). Tous, bien au contraire, sont pris dans des faisceaux d'énoncés proches. Tous sont « déformables », au sens où on peut les dire autrement, avec des énoncés voisins, qui disent un peu la même chose, quoiqu'un peu autre chose. De manière générale, « le langage ordinaire est mou » (Culioli, 2000). Et de fait, étudiant tel texte singulier, Culioli le « déforme », lançant des familles paraphrastiques, parfois par gerbes : « à la centième je lasse » (Culioli, 2000). On est loin des classes paraphrastiques à la Harris où se nicheraient les transformations régulières ordonnant le langage. Rien ne se régule, chaque déformation induit un changement, minime, décisif. Ainsi, étudiant *Je veux !*, Culioli déroule *Je te crois !*, *Je comprends !*, *Tu penses !*, *Un peu !*, etc., tous différents, tous liés, tous pris dans les mêmes enjeux, pour les décliner indéfiniment, avec des infinies variations dont il s'agit de prendre la mesure. Dans ces variations, le jeu des formes est à l'œuvre. Un jeu qui est tout sauf de la régulation : « on me demandait comment ça s'ordonne, je ne voulais pas que ça s'ordonne, je voulais que ça interagisse » (Culioli, Normand, 2005: 57).

Dans *Je veux !* ou *Non, mais des fois !* cependant, l'élasticité semble s'être figée : la déformabilité reste, mais elle est comme nouée.

Cela ne veut pas dire qu'il y ait non-compositionnalité, si tant est que ce soit une caractéristique des locutions figées en général (voir Saunier (soumis 2) sur l'hypercompositionnalité des locutions figées). C'est plutôt que les formes qui les constituent semblent comme imbriquées les unes dans les autres. Culioli utilise là le mot anglais *fit* : « Ça *fit* ». Elles ne sont plus seulement agencées, mais ajustées les unes aux autres. Et c'est bien le sentiment que l'on a face à *Non, mais des fois* ou *J'allais me laisser faire peut-être* : chacun a trouvé sa place parmi les autres, le puzzle tient bien, sans espace.

Cet effet d'ajustement des formes entre elles ne vaut peut-être pas pour tout figement, mais il vaut souvent ; il faut au moins que les entités en présence résonnent (Saunier (soumis2)), et l'expression tient dans cette résonance.

Dans le cas de ces énoncés cependant, le figement prend une autre dimension : il ne se joue pas seulement forme à forme. C'est justement en se faisant énoncé que la séquence s'est figée, parce que tout semble y être pour que ce soit un énoncé, et qu'il parvienne à faire ce qu'un énoncé doit faire. Figé dès lors que parachevé. Lui aussi « *fit* », mais cette

fois globalement : il « *fit* » à la situation et à ce que l'on entreprend de faire dans cette situation.

Des énoncés efficaces. À cela se rattache un dernier élément, décisif dans l'impression de figement ressentie : ils paraissent directement empruntés à une forme de répertoire d'énoncés tout faits, qui peuvent servir dans ces cas-là. Ils ont servi ailleurs, on les reprend. Et dès lors, derrière chacun, on entend le bruit dialogique de toutes les occasions où ils ont pu être utilisés.

On les reprend parce que l'on sait ce qu'ils peuvent faire, et ce que l'on va pouvoir faire grâce à eux, dans la situation qui est la nôtre, et avec les visées qui sont les nôtres. Et de fait, la reprise n'est pas la même que celle d'une citation, et elle n'a rien à voir non plus avec celle d'expressions idiomatiques et autres collocations : il ne s'agit pas d'expressions toutes faites que l'on se contenterait de citer pour mobiliser leur valeur et pour se mettre ce faisant dans les pas des autres. Pas de perroquets ici, mais ce que Culioli appelle à la suite de Whitehead des « renards » (Culioli, 2018[2002b]: 164) : un travail de renard décrit comme « travail d'une intelligence de l'adaptation, du conjectural, du détour » (*ibid.*). Il s'agit de s'ajuster à la situation, et pour cela on choisit un énoncé qui « *fit* ».

1.3 Élagage, clôturage

Parce qu'ils doivent s'ajuster à telle situation particulière après d'autres situations où ils ont déjà été mobilisés, il faut que ces énoncés soient adaptables. Cela suppose qu'ils restent autant que possible exempts de particularité : embrayage minimal ou absent, déterminants au mieux flottants s'il en reste, pas de spécification lexicale, ellipses maximales, Culioli parle d'élagage dans ses conférences. *Non mais des fois !* ou *Heureusement* sont de ce point de vue exemplaires. *Je veux*, ou *J'allais me laisser faire peut être* sont bien sûr embrayés, jouant de fait crucialement sur les jeux interlocutifs ; en revanche ils sont bien elliptiques, *vouloir* ayant perdu son objet, et *J'allais me laisser faire* laissant informulé ce « faire » auquel « je » a résisté.

L'élagage a cependant aussi un autre effet : il participe à l'efficacité de l'énoncé. L'énoncé prend une ligne qui est plus perceptible, qui pourra alors être plus en mesure de porter le coup voulu : il y a peu de mots, chacun de ces peu de mots compte. C'est le concept de « rare » qui est ici mobilisé, au sens de parsemé, singulier ou décomptable, et de ce fait même visible, avec le vide autour qui isole et démarque (Culioli, 2018[2008]: 44). L'énoncé est figé parce qu'il s'est fait rare. Culioli emprunte cette analyse du rare à l'historien Paul Veyne qui l'utilise pour désigner la façon dont l'histoire isole les événements dans le flot du temps.

À cette notion de rare, Culioli en ajoute une autre : celle de clôturage, la clôture étant l'un des éléments qui permet au rare d'émerger ; c'est dans la clairière, entourée de forêt, que l'arbre singulier se fait saillant. Du côté de l'énoncé, c'est là qu'intervient ce que l'on a décrit comme parachèvement : l'énoncé doit être clos, bouclé. Il l'est par des mots ou par un silence, mais il l'est, ce que toute expression figée n'est pas. Travaillant à ce clôturage, la prosodie, et son contour : il s'agit bien de clore l'énoncé. Y participent aussi les formes comme *des fois* ou *peut-être*, qui viennent finir le propos ; ou encore certains ajouts que l'on pourrait faire, qui sont facultatifs, que la prosodie suffit à faire entendre, mais qui servent de clôture parce qu'ils reviennent en boucle sur ce sur quoi on s'exclame : *Heureusement ! (que je sais conduire !) Je veux ! (qu'il fait beau !)* !

Ce clôturage a deux effets, qui peuvent paraître contradictoires, mais qui se cumulent de fait. D'une part, en clôturant, on ferme, on condense, on obtient du compact, du dur : l'énoncé prend sa force interlocutive. D'autre part, se produit un effet second, décrit comme un effet quasi chimique, rapporté explicitement à la théorie des états de la matière : à force de compresser, on passe du liquide (qui ne reprend pas sa forme), au visco-élastique (qui prend et reprend forme), puis au gazeux, qui s'échappe. À propos de cet état gazeux souvent commenté dans ses conférences, Culioli parle de bouillonnement des possibles venant entourer l'énoncé ainsi clôturé. Et il le rattache aux non-dits de l'exclamation, à l'ineffable qui peut être associé au haut degré, et plus globalement à tout ce que l'on ne dit pas dans *Non mais des fois !*, mais qui s'entend. L'efficace de l'énoncé est dans ces non-dits entendus.

1.4. Ce que c'est qu'énoncer

Ces énoncés ainsi élagués et clôturés ne sont pas n'importe quel type d'énoncés, puisque ce sont des énoncés figés. Ils n'en restent pas moins des prototypes de ce que peut être un énoncé. Or, derrière leur description, il y a une conception de l'énonciation qui n'est pas celle que l'on avait dans des états antérieurs du modèle culiolien, et encore moins celle que l'on a généralement dans les théories de l'énonciation, quand le propre de l'énoncé est qu'il soit repéré, par rapport à un énonciateur qui s'y exprime, et par rapport au lieu et au temps *hic* et *nunc* où il s'exprime. Le propre de l'énoncé n'est plus qu'il soit embrayé et modalisé, mais qu'il ait pris forme, et qu'il fasse entendre : le propre de l'énoncé est le coup qu'il porte, ajusté certes à la situation, mais aussi à une visée, et aux autres qui entendent, et qui prennent le coup.

Tout énoncé, aussi délié soit-il, doit former un tout, être suffisamment clôturé, pour ainsi parvenir à faire entendre. La clôture est l'œuvre de mots, ou de formules servant à clore. Mais elle est aussi et d'abord façonnement prosodique. L'étude des contours prosodiques, déjà engagée par des auteurs proches des théories de l'énonciation (Morel, Danon-Boileau, 1998), est maintenant appelée à se déployer au cœur même du modèle (voir Saunier ici même). C'est sur elle que reposera cette conception de l'énonciation qui rapporte l'énoncé moins à un réseau de repérages qu'à un travail de clôture, moins à de l'embrayage, qu'au coup porté.

1.5 Du ratage : sous les énoncés, le hiatus

Les énoncés comme coups : la théorie des actes de langage pourrait être là convoquée. À ceci près qu'il faudrait qu'elle sorte d'une logique du classement, et qu'elle sorte de la réussite où l'autre est la cible et prend les coups sans frémir (De Vogüé, Paillard, 1987). L'autre est un vrai autre, et on peut réussir comme rater.

De fait, c'est plutôt dans une logique du ratage que Culioli inscrit l'énonciation⁴, évoquant la différence entre l'obus et la flèche : « vous mettez un obus dans un canon, et [...] il ira dans la direction que vous avez indiquée » (Culioli, 2018[2013]: 245), c'est la théorie classique des actes de langage, avec des bons canons langagiers pour faire le travail ; la théorie de l'énonciation culiolienne est celle où « vous avez à faire à une flèche (qui) peut dévier » (*ibid.*). C'est parce qu'on est dans une logique du ratage qu'il s'agit d'ajuster.

⁴ « Au fond, je pourrais être le glorieux introducteur du ratage, dans l'activité humaine. » (Culioli, 2018[2013]: 245)

La flèche est à distance de sa cible : entre elle et la cible, il y a un hiatus, indépassable dès lors qu'on cherche continûment à le remplir, le lièvre l'a appris à ses dépens. C'est à cause de ce hiatus qu'on vise, c'est à cause de lui qu'on n'atteint jamais que ce que l'on atteint, avec la cible tranquille toujours devant et la tortue qui trotte.

Espace entre soi et l'autre, entre ce qu'on dit et ce que l'on veut dire, entre la représentation qu'on construit et les représentations qu'on utilise pour ce faire : c'est le propre de la sémiotique langagière qu'elle procède d'un tel hiatus, entre la représentation que l'on veut construire et ce que les énoncés veulent dire. Culioli s'appuie là sur Pierce et la façon dont il présente les « legisigns » (*ibid.*: 220) : des représentations, qui sont représentations de quelque chose, ce qui suppose un hiatus avec ce dont ce sont des représentations. Le hiatus est la condition du langage. Les énoncés font avec lui.

2. DES FORMULES

Si l'énonciation a cette finalité d'ajuster ses flèches, toute l'énonciation est impliquée, et non pas seulement le produit final que peut être un énoncé complet et figé. Toute l'énonciation est impliquée, sans manquer de rater plus souvent qu'à son tour, de réessayer, de réajuster, d'essayer autre chose.

De fait, comme évoqué en introduction, les dernières années, dans les conférences, ce sont plutôt des portions d'énoncés qui sont devenues le centre d'intérêt de Culioli : *quand bien même, point trop n'en faut, si besoin est, autant que de besoin, n'était*, des portions qui ainsi se façonnent, qui paraissent être tout à la fois figées et déformables, et qui en tout état de cause s'avèrent être particulièrement bien ajustées – ce qui peut s'appeler des formules.

Ces expressions se retrouvent dans des énoncés qui peuvent être pour le reste non figés, mais que l'on travaille et que l'on ajuste. Parfois comme des tics de langage, des façons de parler : on n'y prête pas attention. Parfois comme le bon coup qui est porté par le renard qu'on a en face, et que l'on se prend dans les dents : *si besoin est* a été prononcé par un plombier renard qui faisait là entendre qu'il était temps d'arrêter de le déranger à le faire revenir ainsi pour cette histoire de soi-disant fuite non résolue, qu'il reviendrait sans doute, mais « *si besoin est* », et que ces besoins dont il lui était fait état, étaient quand même de drôles de besoins, que l'on pouvait interroger, en se demandant s'il y avait vraiment besoin, et besoin pour quoi, ou pour qui.

2.1. Formule, formule ?

Ces formules ne sont pas celles que met en évidence l'analyse du discours : des coups aussi, mais des coups où plus aucun renard n'a la parole, des coups dont on ne peut pas se saisir, auxquels on peut seulement s'identifier, qui parlent à notre place.

Au demeurant, les modèles de formules auxquels Culioli fait référence en parlant de formulaire, sont plutôt les formules mathématiques, pour le moins productives, qui détaillent le geste qu'elles opèrent, tenant la main du renard mathématicien qui va calculer. Dans ces formules-là, comme dans celles où se déploie une parole, la terminaison *-ule* peut être prise comme un suffixe : de *forme* à *formule*, on trouve une relation du même ordre que *d'onde* à *ondule*, ou de *pendre* à *pendule*, avec une sorte de démultiplication venant répliquer indéfiniment la figure dessinée par la base. Ainsi l'ondulation démultiplie-t-elle les ondes ; de même, la formulation développe la forme, à coups de formes se démultipliant pour arriver au plus près de ce qui est à dire.

2.2. Des formules, pas des constructions

Tout autant que les énoncés décrits en 1., ces formules sont figées. Elles ont cela de commun avec les constructions que mettent en avant les grammaires des constructions. Pourtant ce ne sont pas les mêmes types d'entités. Les constructions peuvent avoir toutes les dimensions, du mot à la phrase, mais à chaque fois travaillent à l'association de formes, de mots ou de places qui en viennent à former un tout : leur horizon est la construction de groupements – mots, syntagmes, locutions, formes syntaxiques. Les formules ne forment pas nécessairement des syntagmes (*n'était*), et leur horizon est l'énoncé : non pas n'importe quel groupement, mais un énoncé, servant non pas à aligner des mots, mais à ajuster un dire.

À cette différence de fonction s'en attache une autre : les constructions qu'envisagent les grammaires de constructions sont pensées comme étant des effets de fréquence, s'étant figées par stabilisation à force de récurrence ; les formules ne sont pas stabilisées mais élastiques. Elles ne sont pas plus rigides que ne l'étaient les énoncés parcourus en 1. Elles sont prises dans un faisceau de déformations possibles, ce qui veut dire que l'on peut tâtonner, qu'on peut les affûter : choisir par exemple entre *si besoin* et *si besoin est* qui change tout, mais aussi envisager *si nécessaire, si nécessité, en cas de besoin* ou de *nécessité, s'il faut, au besoin*, toutes formules à disposition, toutes efficaces, toutes susceptibles de tirer l'énoncé dans un sens ou un autre.

Et leur fréquence est la conséquence et non la cause : elles deviennent fréquentes parce qu'elles sont efficaces, parce qu'elles ont marché, et qu'elles marcheront donc encore.

2.3 Des tours et des vides

Le travail de clôturation opérant sur les formules n'est bien entendu pas le même que pour un énoncé : il n'est pas question de parachèvement. Mais il est question de retour.

Et de fait, le point de départ de la formule aussi est important : *point, si, quand*, Culioli parle d'attaque, à la fois sur le plan prosodique et sur le plan rhétorique. À cette attaque, répond la clôture : *est* répond à *si*, *faut* répond à *point*, *même* répond à *quand*.

L'une des manifestations de cet effet de retour est l'inversion qui souvent s'opère dans ces expressions, avec un groupe verbal proprement retourné, les compléments et les adverbes venant en amont du verbe qu'ils modulent ou précisent : *s'il est besoin => si besoin est /il n'en faut point trop => point trop n'en faut*.

Tout cela signale que l'on n'est plus seulement dans l'ajustement : plutôt dans l'entrelacement, que Culioli va rapporter à un autre geste des pratiques artisanales traditionnelles auquel il fait volontiers référence, le clayonnage, où des branchages entrelacés servent à former des treillis plus ou moins ajourés.

Ainsi a-t-on une forme d'entrelacement dans *Point trop n'en faut*, avec le *point* lancé, qui marque une butée, enlacé à *trop* marquant son dépassement, repris par l'explétif *ne* ouvrant un mouvement sur l'extérieur⁵, rapporté à *en* qui sert de repère, et clôturé par *faut* qui renvoie au manque, et vient inverser le *point* du départ.

Ces effets d'entrelacement sont particulièrement sensibles dans les formes de l'interrogation (ou de l'exclamation), qui sont d'autres types de formules, sur lesquelles Culioli s'est aussi beaucoup penché, avec les *c'est* se retournant en *est-ce* et reprenant

⁵ Culioli (2018[2011]: 83).

des *que* : la forme *qu'est-ce que* dans « *qu'est-ce que l'esprit* », qui pourrait être développée en « *qu'est-ce qu'est l'esprit* », ou « *qu'est-ce que c'est que l'esprit ?* », voire « *qu'est-ce que c'est que ce que l'on appelle l'esprit ?* ».

Associée à ces bouclages indéfinis, on trouve une autre caractéristique : la forte présence de pronoms, plus ou moins indéfinis, plus ou moins anaphoriques, tels *en* dans *point trop n'en faut* ou dans *bien m'en a pris*, *ce* dans toutes les formes en *c'est*, *que* dans les relatives et les interrogatives, ou *qui* auquel un article est consacré (Culioli, 2018[2002c]). C'est la signature d'un travail qui s'opère en dehors de tout contenu conceptuel, avec des formes entrelacées autour de pivots qui sont du vide⁶.

À travers ce vidage des contenus, un renversement de perspective se profile : à l'œuvre dans les formules, on a des formes entrelacées dont il s'agit de parcourir tours et retours, plutôt que des signes dont il faudrait identifier sens, référence, ou modalité d'interprétation. On passe d'une problématique de construction des contenus, à une problématique de construction de textes. De la pure syntaxe, à ceci près qu'elle ne fait ni « syn-« , ni « -taxe », ni construction de syntagmes, ni taxinomie : de la grammaire, énonciative. Au lieu de s'intéresser à ce que le texte veut dire, on s'intéresse à la façon dont il le dit, directement. L'idée étant cependant que cela suffit à entendre ce qu'il dit, les coups portés, dans la mesure où de fait il agit, ajusté, fait entendre.

3. DES FORMES

Ce renversement de perspective implique des pratiques d'analyse où le texte qui se construit est premier, et où les valeurs des formes sont entièrement dans les formes qu'elles donnent au texte.

3.1. Interactions

De fait, dans les articles que Culioli a continué de consacrer à des mots, au lieu que les textes soient les données où se mesurent leurs effets, ils sont directement le mode d'être de ces mots, le terrain où ils opèrent.

Ainsi *même* (Culioli, 2018[2002b]) est décrit comme une sorte d'opérateur textuel, travaillant à l'élaboration du texte de l'énoncé. Sa valeur est variable, mais le geste énonciatif est le même. Qu'il se marie à l'ajout, au regret, ou à la remémoration, à chaque fois il s'adapte pour que s'opère dans le texte le double mouvement qu'il dessine, de construction puis de résorption de l'altérité. Ce double mouvement n'est pas une valeur, c'est très exactement le double geste qu'effectue le texte où se trouve *même*.

Cela suppose des descriptions où les mots ne se réduisent « ni à une idée platonicienne ni à un code-barres qui nous fournirait des règles de conformité » (*ibid.*: 164) : il faut voir les textes comme ressortissant eux-mêmes à cette « intelligence de l'adaptation, du conjectural et du détour » (*ibid.*), où le mot s'adapte, et les formes se clayonnent.

Dans une telle perspective, il ne s'agit plus seulement d'étudier *si* quand il opère directement sur des propositions, et suffit à lui seul à agencer deux propositions entre

⁶ L'une des références des deux conférences consacrées aux formulaires est l'article *Rôle des représentations linguistiques en syntaxe* (Culioli, 1999[1982]), dans lequel il est notable que tout est affaire déjà de retournements d'orientations, avec l'opérateur de repérage epsilon et son dual se déployant d'une forme à l'autre, et avec aussi tout un système de vidages et de parenthèses vides, où l'on retrouve l'entrelacs des formes vides.

elles. On doit surtout comprendre comment il en vient à interagir avec *même*, *et*, *tant est que*, *encore*, ou l'imparfait, *je ne sais* ou *ce serait bien le diable*. Là va pouvoir véritablement se déployer le geste qu'il opère dans la construction des énoncés : non pas seulement la « sélection via p d'une situation dans une classe de possibles » (De Vogüé, 2004) que l'on retrouverait dans tous les subordonnants conditionnels, mais surtout l'inscription de la proposition p dans une alternative (face à l'ensemble des alternatives possibles à p, toutes réduites à non-p) associant degré de probabilité et degré de bénéfactivité. Il faudra avoir examiné de plus près ces enlacements pour arriver à préciser la façon dont une telle double évaluation articulant probabilité et bénéfactivité se met en place. Sans elle pourtant, rien ne permet d'expliquer pourquoi on a toutes ces formules (*si même*, *même si*, *et si*, *si tant est que*, *si encore*, *s'il venait*, *je ne sais si* ou *ce serait bien le diable si*), avec à chaque fois des mesures de probabilité (dans *tant*, *je ne sais*, l'invocation du diable, le conditionnel et la contrefactualité de l'imparfait) et un jeu d'évaluation où le bénéfactif se mesure au détrimental : ce qui explique qu'avec *même* il y ait renoncement, avec *et* il y ait suggestion, avec *tant est que* il y ait méfiance, avec *encore* il y ait regret, avec l'imparfait il puisse y avoir invitation. En tout état de cause, sans ce geste qui serait celui de *si* d'inscrire p dans cette double évaluation, rien ne permet d'interpréter ces formules : on ne peut que s'en remettre au figement, à la grammaticalisation (de formes déjà bien grammaticales cependant, hormis le *diable* naturellement) et à la subjectivisation (pour rendre compte de ces élans vers le détrimental ou le bénéfactif). L'idée est de prendre ces formes au sérieux, et de mesurer ainsi comment un mot comme *si* travaille à construire non pas seulement de l'hypothèse ou de la condition, mais du texte, où s'expriment suggestions, tentations et regrets.

3.2. Formulaires

Si les mots eux-mêmes sont pris dans le travail de clayonnage, c'est qu'ils sont des formules à eux tout seuls : ce qui est montré pour *même* est bien qu'il est une formule, formule au demeurant construite et que l'on peut reconstruire étymologiquement (avec trois formes du latin condensées, voir *ibid.*: 162). De la même façon que les grammaires des constructions étudient à la fois des constructions (*prendre peur*) et des schémas de constructions (le passif), pour dire au final que toute la syntaxe est affaire de constructions, la grammaire des formules étudie formules, schémas de formules et toutes les formes, pour dire au final que l'énonciation est toute entière affaire de formulation.

Dès lors, ce qui pourrait être l'étude des unités d'une langue, ou l'étude du système d'une langue, devient reconstitution des formulaires dont telle ou telle langue dispose pour y puiser les formes propres à construire le texte des énoncés, que ce soit via des formules figées, ou simplement forme à forme, via les tours et retours que ces formes permettent d'effectuer. On ne trouvera pas une grammaire du français ou du swahili dans les travaux de Culioli, seulement un recensement « émerveillé » (Culioli, 2018[2008]: 50) du formulaire que ces langues se donnent. Peut-être l'appeler grammaire ou formulaire ne change-t-il pas grand-chose. En parlant de formulaire cependant, on renonce par avance à l'exhaustivité et à la systémativité. Surtout, en parlant de formulaire, on met les formules au centre, et leur travail de clayonnage au service des énoncés et des ajustements qu'ils opèrent pour déployer leur force interlocutive, et *faire entendre*.

Références bibliographiques

- CAMUS R. (2016), « 'Je t'aime' revisité », *Inter Faculty*, Université de Tsukuba, Vol. 6, « Fragmentations » (en ligne).
- CULIOLI A. (1990[1978]), « Valeurs modales et opérations énonciatives », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Paris, Ophrys, pp. 135-155.
- CULIOLI A. (1990[1989]), « *Donc* », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Paris, Ophrys, pp. 169-176.
- CULIOLI A. (1999[1978]), « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 2, Paris, Ophrys, pp. 127-144.
- CULIOLI A. (1999[1982]), « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 2, Paris, Ophrys, pp. 95-114.
- CULIOLI A. (1999[1997]), « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, pp. 91-100.
- CULIOLI A. (1999[1998]), « *Non mais, des fois !* », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, pp. 135-142.
- CULIOLI A. (2000), « La théorie des opérations énonciatives », conférence : http://www.canal-tv/video/universite_toulouse_ii_%20le_mirail/la_theorie_%20des_operations_énonciatives_antoine_culioli.7883
- CULIOLI A. (2018[2001a]), « *Heureusement !* », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 127-136.
- CULIOLI A. (2018[2001b]), « *J'allais me laisser faire, peut-être !* », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 165-178.
- CULIOLI A. (2018[2002a]), « *JE VEUX !* Réflexions sur la force assertive », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 117-126.
- CULIOLI A. (2018[2002b]), « À propos de *même* » dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 149-164.
- CULIOLI A. (2018[2002c]), « *Nous partîmes, qui à droite, qui à gauche* », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 179-210.
- CULIOLI A. (2018[2008]), « Nouvelles variations sur la linguistique », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 39-60.
- CULIOLI A. (2018[2011]), « Gestes mentaux et réseaux symboliques: à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 61-90.
- CULIOLI A., DUCARD D. (2018 [2013]), « Un témoin étonné du langage », dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours », Paris, Lambert-Lucas, pp. 211-255.

- CULIOLI A., NORMAND C. (2005), *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- DE VOGÜÉ S. (2004), « *Si*, au centre et aux marges de la condition », dans Hare C. (dir.) *L'hypothèse au miroir des langues*, Paris, L'Harmattan, pp. 85-117.
- DE VOGÜÉ S., PAILLARD D. (1987), « Modes de présence de l'autre », dans *Les particules énonciatives en russe contemporain*, vol.2, coll. ERA 642, Paris VII, DRL.
- MOREL M. A., DANON-BOILEAU L. (1998). *Grammaire de l'intonation l'exemple du français*, Paris, Ophrys.
- SAUNIER E. (1998), « Ce qui tient à *tenir* dans *Tiens !* », *Orbis Linguarum*, n°4, pp. 183-200.
- SAUNIER E. (soumis), « Défense et illustration de l' « hypercompositionnalité » de certaines locutions : l'exemple de *tenir bon* ».